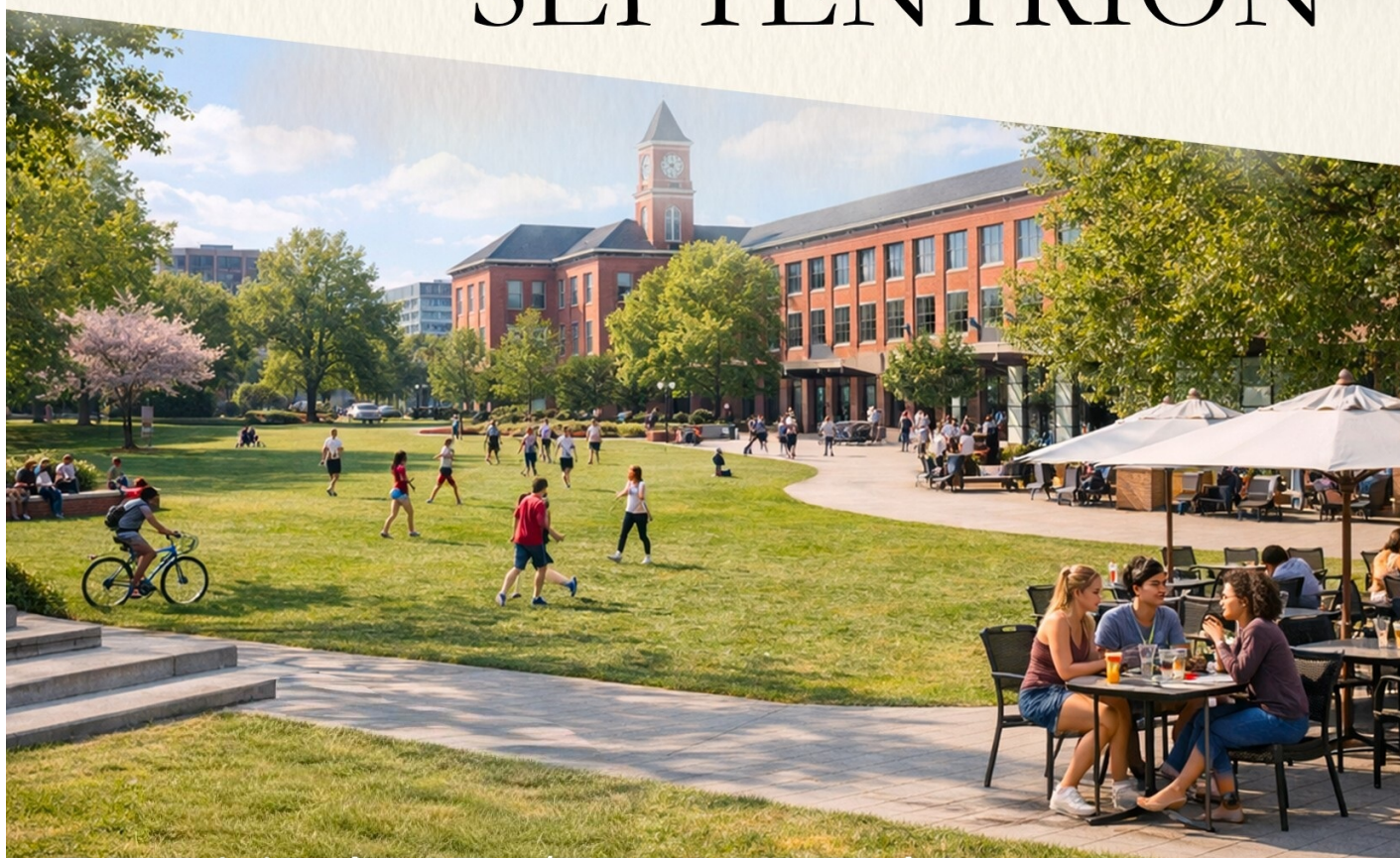




LE CENTENAIRE DU SEPTENTRION



BERTRAND ZUINDEAU

Bertrand Zuindeau

Le Centenaire du Septentrion

© Bertrand Zuideau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0691-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En mémoire de Louis, en mémoire de Jean-François

Chapitre I

Pyrénées, juin 1945

Au sortir du chemin, il s'arrêta pour contempler le paysage. Au premier plan, mais encore éloignée d'un bon kilomètre à vol d'oiseau, la basilique Saint-Just. Derrière elle, assez loin derrière, la cathédrale Saint-Bertrand de Comminges, trônant sur une légère éminence, entourée de quelques maisons qui, avec la distance et en comparaison de l'édifice massif, paraissaient minuscules. À l'arrière-plan, tout autour de lui, la montagne ; de moyenne altitude en cette partie des Pyrénées ; montagne qui prenait différentes teintes de vert ; vert clair des prairies, vert sombre des forêts, tirant sur le bleu foncé avec l'éloignement. Jusqu'alors, les sinuosités du sentier et les haies touffues, qui en bordaient les côtés, ne lui avaient pas permis de voir les deux monuments dans leur intégralité. Il n'avait eu droit qu'à quelques échappées, les frondaisons masquant telle partie de l'église ou l'église elle-même masquant tout ou partie de la cathédrale. Mais, à présent, le chemin finissant dans un pré, il se trouvait sur un vaste espace tout à la fois dégagé et surélevé ; et, compte-tenu des positions respectives de l'église, de la cathédrale et de lui-même, l'ensemble engendrait un tableau magnifique : les deux monuments l'un derrière l'autre, mais chacun visible dans son intégralité.

Le curé de Loures lui avait dit qu'il s'agissait de la plus belle balade de la région et assurément le curé disait vrai. Du reste, le promeneur n'en était pas à sa première randonnée en ces lieux, mais c'était toujours avec le même contentement qu'il y revenait.

Il admira la tour carrée, assez imposante, de l'église romane, surmontée d'un clocher en pointe. Au bas, se dessinait le chevet, composé d'une abside et de deux absidioles. L'édifice était entouré de cyprès qui apportaient une note méditerranéenne à la scène. Derrière et en hauteur, la cathédrale Saint-Bertrand, impressionnante, se faisait gardienne, veillant sur sa petite sœur. L'air était déjà chaud pour un mois de juin. Il entendait bruisser les insectes. Il décida de s'asseoir quelques instants dans l'herbe, sans quitter des yeux les deux édifices

religieux.

Il repensa au trajet qu'il avait effectué quelques mois auparavant. Lui, Henri, avait traversé la France du nord au sud ; de Lille jusqu'à Loures, dans la vallée de la Barousse, au cœur des Pyrénées. Par malchance, son automobile l'avait lâché quasiment dès le départ, si bien qu'il avait dû prendre le train, et ensuite alterner train et auto-stop en fonction des circonstances. Et aussi marcher, beaucoup marcher. Il avait fui et son voyage n'avait pas été de tout repos, c'est le moins que l'on puisse dire. Compliqué et même périlleux. Il s'y attendait. Pour cette raison, sa femme, Yvette, et son fils, Roger, âgé de dix-neuf ans, étaient restés dans les environs de Lille, chez les parents d'Yvette. Et c'est un autre membre de la famille de sa femme qui l'avait accueilli : le cousin Georges, curé de Loures-Barousse.

En août 1944, Yvette avait adressé un courrier à son cousin pyrénéen. Elle lui avait relaté le prétendu retour d'Allemagne de son mari, la maladie de celui-ci après plusieurs années terribles passées dans un stalag de Poméranie, la nécessité pour lui de recouvrer la santé par le grand air et beaucoup de tranquillité... Et en conséquence de quoi et finalement, elle avait prié son cousin Georges de bien vouloir héberger l'infortuné Henri pour un séjour récupérateur.

Généreux, le prêtre avait répondu immédiatement « oui » à la demande de sa cousine. Il n'avait guère posé de questions. Ni dans sa réponse au courrier, ni par la suite, quand arriva Henri, ni enfin, quand ce dernier séjourna durablement chez lui. Ainsi, le curé ne parut pas s'étonner qu'on ne lui eût rien dit précédemment de la déportation d'Henri en Allemagne. Il croyait pourtant que sa détention s'était limitée à un camp de prisonniers en Bretagne et avait été de relativement courte durée. Il ne s'enquit pas non plus des conditions du voyage entre Lille et Loures, en vérité très peu claires, à attendre les rares commentaires d'Henri sur le sujet. Bien plus, quand Henri annonça un autre nom que le sien à l'interrogation du maire du village, si le curé tiqua, pour autant il ne dit rien. Tout depuis le début, tout depuis le courrier d'Yvette, sentait le mensonge et l'affabulation, mais le cousin Georges, dans sa grande bienveillance, laissa dire et laissa faire. On l'imaginait bien perturbé par toute cette histoire, probablement réfléchissant à des scénarios davantage crédibles, priant Dieu chaque soir pour qu'il l'aidât à supporter une complicité coupable, mais jamais il ne chercha à

obtenir d'explication.

Évidemment, cette attitude arrangeait bien Henri. D'une certaine manière, il en profitait. Si son hôte ne lui posait pas de question, ce n'était pas à lui de révéler quoi que ce soit. De surcroît, la parenté du curé contribuait à rassurer les villageois, eux d'un naturel très méfiant. Si, au départ, ils avaient jeté un œil suspicieux sur cet « étranger » venu du nord, assez vite les choses étaient rentrées dans l'ordre. Il est vrai, Henri, avait réussi, sans grande difficulté, à se rendre sympathique auprès d'eux, saluant chaque personne croisée dans la rue, offrant volontiers un coup de main et un coup à boire dans les cafés du village...

De fait, ses craintes s'atténuant au fil du temps, il en trouvait même son séjour agréable : une véritable villégiature ! Le prêtre l'avait installé dans le presbytère. Une petite chambre propre, aux meubles sombres qui sentaient l'encaustique. Depuis longtemps, Henri ne s'était pas senti aussi bien. Un bien-être que seule l'absence de sa femme et de son fils parvenait à troubler. La nuit, la fenêtre de sa chambre ouverte, il était bercé par quelque bruit animal et le murmure constant d'un ruisseau – en fait le Canal du Moulin qui, gonflé des eaux du printemps, allait se jeter un peu plus loin dans la Garonne. Il avait retrouvé un sommeil apaisé. Ses journées se déroulaient tranquillement. Il assistait le curé dans les tâches ménagères, travaillait – modérément – au potager, lisait un peu, se promenait beaucoup. Surtout, il se reposait. Il se reposait sans le moindre scrupule. Il le pouvait : il se disait convalescent.

Le promeneur fut déconcentré un instant par le croassement d'un corbeau qui volait en rase-motte. Il admira de nouveau la basilique Saint-Just, isolée et paisible dans son écrin de nature.

Saint-Just ! Quand le curé lui précisa le nom de la basilique, il pensa évidemment au révolutionnaire. Par plaisanterie, il demanda au prêtre si c'était bien ce Saint-Just-là qui, fort de son surnom d'« Archange de la Terreur », s'était vu consacrer une église pour rétribution des œuvres accomplies. Tout en riant, mais soucieux de délivrer son savoir hagiographique, le cousin Georges avait évoqué un autre Saint Just, un malheureux gamin, mis à mort, près de Madrid, vers 300 après J.-C., par le massacreur de chrétiens qu'était Dioclétien.

Repensant à cette conversation culturo-humoristique, Henri sourit. Soudain, il tressaillit. L'Archange de la Terreur : peut-être était-ce le surnom qu'on lui

donnait désormais dans le département du Nord ; ce Nord qu'il avait fui. Il se figura subitement des affiches policières avec sa photo et cette mention redoutable : l'Archange de la Terreur ! Il frissonna, mais aussitôt se détendit. Non, à la réflexion, un tel surnom ne pouvait lui être destiné. C'était tout simplement impossible. Il n'avait rien d'un archange et était absolument incapable de susciter la moindre terreur. Lui était un discret fonctionnaire – un instituteur – et il était également un obscur militant du « Rassemblement national populaire », le parti de Marcel Déat. Certes, au sein de ce mouvement politique, il disposait de quelques responsabilités départementales, mais pas au point de concentrer l'attention vengeresse des nouveaux maîtres du pays. Fonctionnaire dans son métier, fonctionnaire dans son engagement politique. Une modestie dont il se blâmait sous l'Occupation, lui pétri d'ambitions insatisfaites, mais qu'aujourd'hui il appellerait volontiers à la rescousse, si d'aventure il avait à assurer sa défense.

Non, franchement, il ne pouvait inspirer la terreur. Il se voyait très différent de ces abrutis du Parti populaire français, le mouvement de Doriot, ou de ces têtes-brulées de la milice de Darnand. Eux, réellement, avaient terrorisé leurs compatriotes. Eux avaient mis le pays à feu et à sang. Des fanatiques ou des pauvres types qui étaient allés jusqu'à porter l'uniforme allemand et à se faire trouser la peau sur le front russe.

Certes, il avait été dans les meilleurs termes avec l'administration vichyste ; il avait même eu des contacts avec Déat à Paris, quand celui-ci était devenu ministre du gouvernement Laval, en 1944. Certes, il avait fréquenté des officiers allemands ; il s'était même montré affable à leur endroit. Peut-être avait-il contribué à des arrestations ; en tout cas, il avait été conduit à se battre pour défendre ses idées. Il s'était certainement trompé. Il avait probablement commis des erreurs. Sans doute avait-il des regrets ; et même des remords. Pour autant, il n'avait vraiment rien à voir avec l'engeance collaborationniste.

Du moins le pensait-il. Il prétendait avoir des valeurs. Il estimait, d'ailleurs, les avoir conservées pour l'essentiel, malgré la guerre. Jadis socialiste, il demeurait sensible à la justice sociale. Il voulait l'éducation du peuple. Enseigner aux enfants, pour leur permettre de s'émanciper et avoir une vie meilleure. C'était pour cela aussi qu'il était devenu franc-maçon.

Il était pacifiste. Son engagement au RNP était venu de là. La France avait été battue ; il convenait d'en tirer les conséquences. En particulier, il fallait s'accommoder de la présence de l'occupant. Non pas lui dérouler le tapis rouge, bien sûr, mais favoriser le moindre mal. Faire en sorte que les préjudices qu'il occasionnait soient les plus faibles possibles. Alors, de toute évidence, dans ces conditions, il n'avait pu accepter les agissements de ceux qui se faisaient appeler résistants ou partisans. Ces communistes et ces gaullistes qui avaient commis des attentats et suscité, en réaction, d'horribles représailles à l'encontre de personnes innocentes. Eux aussi, en définitive, étaient responsables de la terreur ! Ce n'était pas pour rien qu'on les avait traités de terroristes. Lui, Henri, voulait la paix. Eux, gaullistes et communistes, avaient voulu poursuivre la guerre ; prétendument pour libérer le pays, en réalité – on le voyait déjà – pour s'arroger le pouvoir.

Tout à ses réflexions, Henri sursauta quand le corbeau vint se poser à quelques mètres de lui en croassant. Il se dit qu'il était temps de se lever et de repartir vers le but de sa randonnée : la cathédrale Saint-Bertrand de Comminges. Il reprit sa marche, d'un bon pas ; pas celui d'un malade. Il traversa une première pâture, puis une seconde, avant de retrouver un chemin plus large que celui qu'il venait de quitter. En cette partie de l'itinéraire, légèrement en contrebas, des halliers compacts le privaient de la vue de l'église, mais la cathédrale, elle, était bien visible et se rapprochait au fil des mètres parcourus. « Que c'est beau ! se dit Henri. C'est même bien plus que cela ! »

Il aurait aimé que sa femme et son fils soient avec lui pour savourer ce moment. L'une et l'autre lui manquaient. Cela faisait dix mois qu'il ne les avait vus et maintenant il avait hâte de les retrouver. Pourtant, il savait qu'il devrait encore patienter. Évidemment, femme et fils auraient pu, tous deux, le rejoindre dans les Pyrénées, mais leur départ aurait peut-être attiré l'attention de la police, à supposer que celle-ci fût toujours à sa recherche. C'eût été leur faire prendre un risque à tous les trois, un risque aux possibles conséquences dramatiques. Non, il était préférable qu'eux demeurent là-bas et que lui repousse son retour ; de plusieurs mois certainement ; peut-être d'une année complète. Il attendrait que le calme revienne complètement, que le pays reprenne un cours normal. C'est sûr, il retournerait dans le Nord. Peut-être changerait-il de commune, s'éloignerait-il des environs de Lille, pour une autre ville ; mieux, un discret village du département. En tout cas, il ne quitterait pas la France, comme

certaines individus compromis l'avaient fait ou comptaient le faire. Sans doute devrait-il se créer une nouvelle vie, pourquoi pas s'inventer un autre passé. N'était-ce pas ce qu'il avait déjà entrepris dans son refuge pyrénéen ? Ne se faisait-il pas passer pour un convalescent ? N'avait-il pas changé de nom ? Il s'était rendu compte qu'en définitive ce simulacre avait été accompli sans grande difficulté et avec réussite. Ainsi exercé, il pourrait parfaire son rôle de simulateur, une fois rentré dans le Nord. Il serait neuf ou paraîtrait comme il avait été avant la guerre. La sinistre parenthèse se refermerait.

Tout à coup, une idée pénible lui traversa l'esprit. Et si l'armée ou la police parvenaient à le retrouver, ici ou dans le Nord ? Et s'il était dénoncé, ici, par un villageois plus soupçonneux que les autres ou, là-bas, par une connaissance qui lui en voulait ? Alors, il serait arrêté, probablement condamné, incarcéré. Mais certainement, il échapperait à la peine capitale. L'Allemagne avait capitulé. La guerre était finie. Le gros de l'épuration était passé. C'est ce qu'il pensait en tout cas. En septembre dernier, quand il s'était enfui de Lille, c'était autre chose ! Les résistants étaient singulièrement animés d'une soif de vengeance. Lors de son périple jusqu'à Loures, il en avait vu des arrestations ! Dans les centres-villes, près des gares surtout. De pauvres types interpellés par des FTP qui, sans ménagement, les avaient embarqués dans des camions, pour, sans nul doute, un destin funeste. Près de Limoges, il avait vu des femmes tondues, accusées par les résistants de « collaboration horizontale ». L'une de ces pauvresses, un bébé hurlant dans les bras, fruit vraisemblable de son union avec un soldat allemand, avançait dans les rues tumultueuses, hagarde, le corsage en partie déchiré, une croix gammée dessinée sur le front, bousculée au milieu d'une foule, tout à la fois agressive et festive. À Brive, ce fut un jeune milicien, visage tuméfié et air hébété, que l'on emmenait vers le peloton d'exécution.

Cette fuite, ce fut la peur de sa vie. Il évita certaines villes, changea souvent de train. Il se fit passer pour un prisonnier ou un ouvrier du STO, de retour en France ; à d'autres moments, pour un représentant à la recherche d'un véhicule en vue d'un déplacement impérieux. Le plus banal lui paraissait le plus sûr ; l'anonymat le meilleur sauf-conduit. Quand il marchait, il guettait au loin la survenue d'un groupe d'hommes en armes et s'il en voyait un, il prenait discrètement la première rue adjacente venue. Par chance, il ne fut jamais inquiété durant tout le voyage, mais quand, enfin, il parvint au terme de sa course, il s'effondra chez son cousin, le curé, exténué de fatigue et de peur.